

Cet ouvrage présente, sur un vaste thème, plutôt que l'aboutissement d'une réflexion, une mise en commun des résultats d'une enquête menée sur ce sujet par la FFCB, de contributions et de comptes rendus d'expériences, tous issus de l'Université d'été de la Grande-Motte en 1993, rassemblant les partenaires de cette coopération.

Un article de Caroline Rives, publié au printemps 1994 par *La Revue des livres pour enfants*, ayant décrit les contenus de ce stage, je ne reviendrai pas beaucoup plus sur le sommaire, pour consacrer plus de temps à l'analyse des deux points essentiels que me semblent constituer l'enquête de la FFCB d'une part, diverses contributions au débat d'autre part.

Les commentaires du dépouillement des quatre questionnaires adressés respectivement aux bibliothèques départementales de prêt, aux bibliothèques municipales, aux écoles et aux lycées et collèges, proposés par Jean-Marie Privat, me paraissent en effet faire apparaître au minimum des points de vue qui se croisent, si ce n'est des contradictions flagrantes.

Tout d'abord, il est amusant, ou inquiétant, de constater que si une grande majorité des bibliothèques estime mener des actions de coopération avec l'école, la réciproque est loin d'être toujours vraie : attentes différentes, évaluations divergentes de ce que doit être une coopération ?

De même, alors que les enseignants semblent attendre de ces actions communes des effets bénéfiques... pour la bibliothèque, les bibliothécaires paraissent assez réservés sur les effets produits sur l'école.

Autre contradiction entre les objectifs ambitieux souvent revendiqués (« donner le goût de lire », « construire un comportement autonome ») et des modalités de collaboration en général très ponctuelles.

Enfin, un regret : les commentaires du dépouillement donnent peu de renseignements sur les contenus effectifs de ces collaborations : le questionnaire, donné en annexe, étant très précis sur ce point, on peut supposer que ce manque reflète le flou des réponses, lesquelles amènent à penser que la coopération, surtout présente à l'école primaire, se matérialise avant tout sous la forme de prêt de livres à l'école.

La bibliothèque serait-elle donc pour l'école un prestataire de services plutôt qu'un partenaire ? Ce n'est peut-être qu'une première étape... qu'il faudra absolument dépasser, faute de quoi le développement de bibliothèques d'écoles, primaires ou secondaires, amènera nécessairement un repli sur soi de chacun des partenaires.

On peut d'ailleurs rapprocher cette démarche d'« utilisation » de la méfiance systématique exprimée par les BDP à propos de cette colla-



NOTES DE LECTURE

« *Bibliothèque, école : quelles coopérations ? Rapport d'enquête par Jean-Marie Privat ; Actes de l'Université d'été de la Grande Motte* », réalisé sous la direction de *Béatrice Pedot et Caroline Rives*, co-édité par *Argos et la Fédération française de coopération entre bibliothèques*, 1994, 270 pages, 110 F.

NOTES DE LECTURE

boration : point sur lequel l'intervention de C. Monchaty, de la BDP de Seine-et-Marne, apporte un éclairage très intéressant.

Les divers témoignages d'expériences locales (Mulhouse, Besançon) font bien apparaître à la fois le caractère fortement incitatif de la mise en place de structures adaptées à ces coopérations et, pourtant, la grande difficulté, dans des actions souvent mises en place à l'initiative de la lecture publique, de permettre aux enseignants d'exprimer leur véritable demande, de manière à constituer des partenaires, et non des destinataires de ces propositions.

Curieusement cependant, il me semble que c'est l'intervention de Francis Marcoin, à l'intitulé légèrement marginal par rapport au thème traité (« Lecture instructive, lecture littéraire »), qui ouvre les plus riches perspectives, et qui se situe, en bout de course, au cœur même du débat, en tentant, à travers l'approche de la fiction comme lieu privilégié de l'acte de lecture, de resituer les spécificités de chacun dans son rôle de médiation.

En affirmant, par exemple, que « les discours de rénovation de la lecture se sont construits contre la classe : mauvais lieu des lectures enfantines, ses carences [devant] être compensées par d'autres lieux, on oublie que la classe est aussi un lieu de parole collective », Francis Marcoin met à jour un des non-dits les plus persistants dans ce domaine, également présent dans le slogan « déscolariser l'école » : le rêve implicite de faire de l'école une grande bibliothèque (la BCD, le CDI au cœur de l'école) et de la bibliothèque une école idéale.

En proposant de réfléchir sur des oppositions qui dépassent le vieux clivage lecture plaisir versus lecture scolaire, pour travailler sur des notions plus productives et en tout cas moins moralisatrices, telles que lecture extensive, (parcours à travers les textes) et lecture intensive (élucidation des zones d'ombre du texte), la dernière étant bien sûr plutôt l'apanage de l'école, cet ancien professeur d'École normale me semble ouvrir la voie vers un discours qui ne soit plus ni celui de la concurrence ni celui de la fusion, mais qui revendique des identités fortes basées sur une conception claire de la spécificité des modes d'approche de la lecture. Une réflexion fondamentale qu'on pourrait rapprocher de l'analyse critique également très riche de possibilités menée par B. Seibel non plus sur la lecture à l'école mais sur les modèles culturels implicites véhiculés par l'animation autour du livre en bibliothèque (in *Bibliothèques municipales et animation*, Dalloz, 1983).

Ce pourrait être aussi le point de départ d'une véritable réflexion sur la décroissance constante de la collaboration de la maternelle au lycée, sans s'abriter derrière le paravent des examens et des pro-

grammes, et en se demandant, par exemple, pourquoi, et de manière surprenante, le partenariat avec la bibliothèque, CDI compris, disparaît en classe de seconde, au moment où le texte littéraire fait sa pleine entrée dans la classe...

Il s'agit là de l'amorce d'une réflexion sur le fond, dont on attend avec impatience qu'elle soit approfondie et élargie. En cela, et parce qu'il a le courage de dépasser la profession de foi pour s'attaquer à la réalité, cet ouvrage me paraît pouvoir être une première pierre vers une politique de la lecture qui ne relève plus du volontarisme et de la concurrence déguisée mais d'une analyse lucide des nécessités et des logiques différentes de l'école et de la lecture publique.

Geneviève Bordet



NOTES DE LECTURE

Jusqu'à quel point les séries (Club des Cinq, Fantômette et autres Langelot) dont on connaît le succès massif et durable permettent-elles aux enfants de ressentir du plaisir à la lecture, pourquoi et comment ? Faut-il en encourager la lecture, l'admettre comme un mal nécessaire ou en détourner les enfants ?

Face à ces questions, bien des adultes hésitent, oscillant entre des attitudes contradictoires ou empreintes de mauvaise conscience. Laurence Decréau quant à elle choisit de prendre nettement parti et défend vigoureusement la thèse de l'intérêt des séries qu'elle s'efforce d'envisager selon trois points de vue complémentaires :

- intérêt culturel tout d'abord, si l'on veut bien considérer ces textes comme d'authentiques éléments de la culture populaire, riche entre autres de ces romans feuilletons si longtemps décriés et que s'approprie aujourd'hui la culture « légitime ». Elle plaide ce faisant pour que cesse l'opposition stérile entre littérature « intellectuelle » supposée difficile et admirable et littérature « populaire » passionnante et méprisable.

- intérêt littéraire aussi : il s'agit ici, plutôt que de les dénoncer, d'analyser les caractéristiques de ces livres, de se servir en somme de la trousse à outils du critique littéraire pour démonter les mécanismes de la série, en en montrant le fonctionnement générique.

- intérêt pédagogique enfin : l'ambition affichée de Laurence Decréau

« Ces héros qui font lire », par Laurence Decréau. Hachette éducation (Pédagogies pour demain. Didactiques 1er degré), 1994, 143 pages, 90 F.